

rogé... J'ai vu... J'ai vu...  
son éditeur avant d'ai sui...  
gérer de supprimer quelques  
Reste l'essentiel et je c'est  
mon premier) me fiche bien  
scrogneupneu antilévy's  
professionnels : son dernier  
livre est une plongée saisiss-  
sante, terrifiante, dans un  
monde violent, infâme et  
adversité auquel nous ne  
compréhens pas grand-chose  
et que les reportages et ana-  
lyses de Bernard-Henri Lévy  
éclaircissent et expliquent, en par-  
ticulier. Plus, pour ceux que cela  
intéresse, des réflexions de  
l'auteur sur son itinéraire et  
l'évolution de ses idées d'âme  
d'écrivain globe-trotter.

Depuis le Bangladesh, en  
1971, BHL a toujours eu la  
bougeotte. Il va là où l'His-  
toire accouche de révolutions,  
de guerres, de partitions sau-  
glantes. Il s'engage du côté  
où, à ses yeux, sont la justice  
et l'homme. Les Serbes le  
hâtent : les Bosniaques le  
vénèrent. Les causes qu'il  
défend profitent de son habi-  
leté, qui est grande, à commu-  
niquer. Il a le courage de rom-  
pre de temps en temps avec  
son confort pour aller sur le  
terrain où, quoi qu'en disent  
ses détracteurs en pantoufles,  
il y a du danger.

C'est ainsi qu'il partit  
recommander pour l'Angola, le  
Burundi, Sri Lanka, la  
Colombie et le Soudan. Le  
*Monde* eut bien raison de  
publier ses reportages, repris  
dans ce livre.

Dans ces cinq pays - in-  
cartes n'auraient pas été in-  
telligibles - Bernard-Henri Lévy est  
allé visiter des guerres  
oubliées, sans mémoire, sans  
avenir, des guerres cachées du  
bout du monde, sans but, sans  
idéologie, sans bilan, des  
guerres de clans, d'ethnies, de  
trafiçants, de mercenaires,  
d'illuminés, des conflits « qui  
ont comme lâché la corde qui  
les reliait à l'Universel et dont  
on a le sentiment, à tort, on à  
raison, que l'issue ne chan-  
gera plus rien au sort de la  
planète ».

Ces guerres, qui n'appa-  
raissent pas au journal de  
20 heures et qui, avec la nou-  
velle encore en Afghanistan,  
ont encore moins de chance  
d'y accéder, sont d'une sau-  
vagerie inouïe. « Tuertes »

damnés du tiers-monde. Le  
tout figeon, il n'y a mille part  
du lyrisme et de l'épique,  
encore moins de la noblesse.  
« L'homme de guerre est le  
dernier des hommes, c'est le  
dieu esclavé absolu. »  
Massoud, esclavé ? Allons  
donc ! BHL admire cet  
homme de vaillance, de foi,  
de culture et de courage, et  
il visite à « un commandant de  
légende » fait comprendre  
qu'un tel chef ne sera pas  
remplacé.

Et puis, dans un livre  
riche aussi de lecture  
et de culture - on  
Hegel, Kojeve, Foucault,  
Genevo, Lévinas et d'autres  
sont interrogés - Bernard-  
Henri Lévy se questionne lui-  
même sur sa réputation de  
guerre. Ne s'est-il pas risqué  
au Bangladesh parce qu'il  
venait de rater Mai 68 et qu'il  
y prenait une revanche sur  
une jeunesse trop tiède ?  
« C'était l'occasion d'une  
mise en scène égoïste où je  
me surmais dire ce qui l'empor-  
tail du romantisme, de la nos-  
talgie de l'action, de la fasci-  
nation de l'Orient ou même  
de cet esthétisme guerrier qui,  
aujourd'hui, me fait horreur. »

Sur le sentiment qu'il eut  
d'exister enfin et pleinement à  
travers la mort des autres, sur  
sa « jubilation vers l'enfer et  
le Mal », BHL est sévère. En  
ce temps-là, le philosophe  
dédaignant les journalistes de  
reportage et d'investigation. Il  
est maintenant l'un des leurs.  
Alors, fier et heureux ? Eh  
bien, non, car il sait trop la  
part de comédie, de narcis-  
sisme que, même, au risque de  
sa peau, il introduit dans les  
mots qui racontent la détresse  
du monde. « Quand le chro-  
nisme monte l'horreur, Paris  
regarde la plume ; quand il  
dit : "Voyez ces vaincus",  
c'est lui qui sort vainqueur. Et  
puis le style, enfin... La comé-  
die du style... »

Le style de BHL, brillant-  
sime, en effet,  
Mais ses détracteurs ne  
diront-ils pas que sa conra-  
gence inclue sur lui-même  
est encore un effet de style ?  
**Réflexions sur la Guerre,  
le Mal et la fin de l'histoire,**  
précédé de **Les damnés de la  
guerre**, Grasset, 409 pages,  
17,99 € (118 F).

## L'auteur de *L'éternité* a écrit un roman fort sur le méandre amoureux, l'étonnement d'aimer et d'être aimé

Elle tombe en dépression.  
Elle n'avait pas prévu que  
ces épreuves me rapproche-

inactif l'étonnement d'aimer  
et d'être aimé. Philippe  
Villain a écrit une histoire  
remplie de douces et d'er-  
reurs. Un amour d'autant  
plus fort qu'il est sans  
preuve. Une relation sans  
aucun contact avec la  
société. Les mots sont ainsi  
nécessaires - une écriture  
ramassée sur elle-même -  
pour l'inscrire dans la réalité.  
Beau passage où le narrateur  
explique son attraction pour  
une femme plus âgée, non  
par le besoin d'être l'enfant  
que ses parents ne lui ont  
jamais permis d'être, mais  
par l'envie de les accompa-  
gner dans une certaine image  
du bonheur. « Il entrerait dans  
cette attraction-là une volonté  
de retrouver l'époque dans  
laquelle mes parents avaient  
vécu, de ne pas rompre défi-  
nitivement avec leur jeunesse

heureuse dont ils conser-  
vaient tous les deux une pos-  
sibilité visible et dont je les  
avais empêchés, en haussant  
trop tôt, de profiter. »  
L'auteur parle, à travers la  
prise de conscience tardive  
d'un amour passé, de la lité-  
rature et du temps. De leurs  
liens indéfectibles et contra-  
dictoires. Car l'écriture, dans  
un même mouvement,  
détourne et entrecroise. Ouvrir  
à l'aide d'un style épuré, à  
l'incarne toute la complexité  
du sentiment amoureux. Le  
choc des différentes tempo-  
ralités. Elle qui part trop tôt,  
lui qui revient trop tard. Ce  
moment précis où l'on  
devient adulte : l'apprentis-  
sage de l'irréversible.

**Le renoncement, de Phi-  
lippe Villain, Gallimard,  
100 pages, 10,95 € (71,83 F).**

## Des jurés sans langue de bois

Auditorium de la Fiac des Halles,  
lundi dernier. Des bombes circulent,  
quelques boulettes de papier volent. Le  
jury n'a pas 18 ans mais les auteurs en  
lice pour le quatorzième Goncourt des  
lycéens n'en méritent pas large. Shan Sa,  
la jolte « joueuse de go », est en retard.  
Elle est pourtant la préfète des lycéens.  
Ils ne la verront que pour les dédicaces.  
Les autres, Marc Lambron, Guy Gof-  
fette, Jean-Christophe Rufin, François  
Vallejo, Christophe Donner et Michèle  
Gazier, sont sagement assis derrière une  
grande table, prêts à répondre aux ques-  
tions d'examineurs passionnés, tout à  
la fois insolents et affectueux.

Maxime n'a pas attendu que tout le  
monde soit instable pour s'en prendre à  
Christophe Donner : « Moi, votre bou-  
quin, il m'est tombé des mains. Commu-  
nisme, psychanalyse... Vous condamnez  
tout ! » L'auteur de *L'empire de la  
morale* reste sans voix. Max, presque  
linguiste, enchaine. Question à M.  
Rufin. « Vous avez eu l'idée de *Rouge  
Brésil* il y a dix ans, il vous faut tant  
d'années pour écrire un livre ? » Rufin  
du tac au tac : « J'ai quand même fait  
autre chose entre-temps. » Et l'auteur  
de rappeler *L'adieu* (Goncourt du pre-  
mier roman en 1997) et sa carrière de  
médecin. Thomas titille Christophe  
Donner : « *L'empire de la morale*, quel  
est le sens du titre ? » Le romancier,

écrit dans mon vieux carnet, couché sur  
le dos ! », explique fièrement Marc  
Lambron. Rufin renchérit : « Moi,  
j'aime écrire en surréalisme. » Guy  
Goffette - qui a brûlé plusieurs fois son  
roman avant de le publier - se pique au  
jeu et cède le débat : « Je ne suis pas sur-  
vêtement, plutôt sous-vêtement, votre  
sans vêtements... » Un énorme « oah »  
d'approbation, quelques sifflets... Gof-  
fette a retourné la table après s'être fait  
railler pour ses étourderies de poète qui  
fait répéter les questions qu'on lui pose.  
Puis l'interrogation tant redoutée :  
l'argent ! « Vivez-vous de votre  
plume ? », demande Jonathan pour tester  
la sincérité des auteurs. Christophe Don-  
ner : « Je n'ai pas de diplôme, écrit-  
ce est la seule chose que je sache faire... »  
Alice ne se satisfait pas de la réponse :  
« Finalement, l'intérêt de recevoir un  
prix littéraire n'est-il pas financier ? »  
Sensit un « non » catégorique et gêné-  
ral. « Un chèque de 50 F pour le Gon-  
court et la reconnaissance des pairs,  
c'est l'unique récompense... », affirme  
Lambron et Rufin, feignant d'oublier les  
vannes qui en découvrent. « Les prix litté-  
raires, je les veux tous ! », assure Don-  
ner, théâtral. Sireman pas pour l'argent,  
en tout cas pas uniquement. Shan Sa  
joue les séductrices pour faire oublier  
son retard : « Le plus beau prix serait  
celui du cœur. » Maxime croit avoir  
deviné la manœuvre : « Celle-là, elle  
essaie de nous avoir dans sa poche. »

La surprise n'arrive  
jamais. Comme si l'auteur  
avait suivi jusqu'au bout  
- sans accident, étonnant,  
audace, foulure, échappée,  
rupture - un chemin mille  
fois emprunté. Chacun des  
personnages (le garçon naïf,  
le père violent, la femme per-  
verse) est enterré dans un  
prototypé. Seule la mère  
semble, par son comporte-  
ment et son évolution,  
complexe et ambiguë. Reste  
le style. Qui vient heureuse-  
ment, de temps en temps,  
éclairer par des images sin-  
gulières le conformisme de  
l'histoire. Mais, à aucun  
moment, cela ne suffit. Et *Un  
été autour du cou* fait penser  
à ces films sans cesse reditu-  
sés à la télévision : est-ce  
seulement possible, ne  
serait-ce qu'un soir de  
désenchantement, de ne pas les  
avoir déjà vus ?

**M.-L. D.**  
**Un été autour du cou, de  
Guy Goffette, Gallimard,  
202 pages, 13,50 €  
(88,55 F).**

Sept écrivains répondent  
aux questions insolentes  
des lycéens qui vont bientôt  
décerner leur Goncourt

grand incompris du jour, croi s'en sortir  
en retournant la question à l'interlocu-  
teur : « Et vous, comment le comprenez-  
vous ? » Thomas ne lâche pas prise :  
« C'est bien joli de me renvoyer la  
pareille mais c'est vous qui avez écrit le  
roman ! »

Faute de livrer les clés de leur travail,  
les auteurs en sont réduits à dévoiler  
leurs petits secrets : « Ce livre, je l'ai

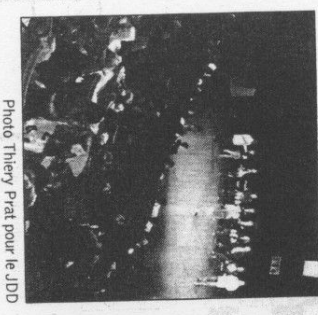


Photo Thierry Prat pour le JDD

## L'été pour rien de Guy Goffette

TOU est classique. Et, à un  
moment donné, par un tour  
de passe-passe que l'on  
attend sans que jamais il  
n'advienne, tout devient  
conventionnel. Dans *Un été  
autour du cou*, un jeune gar-  
çon voit sa vie brisée par une  
femme plus âgée. Guy Gof-  
fette, poète reconnu né en  
1947, raconte une initiation  
désastreuse. Simon Sylvestre,  
12 ans, fait la connaissance,  
sur le chemin du Haut-Mal,  
de la Monette. Elle le séduit,  
le manipule, le prend, le  
dévore. Lui, élevé par un  
père brutal et une mère sou-  
mise, ne possède pas les  
armes nécessaires pour se  
défendre. Des années plus  
tard, homme vieillissant  
enfermé dans une maison à  
l'abandon, Simon Sylvestre  
n'a rien oublié de ce été où  
l'amour s'est montré meur-  
trier.

**Le JDD**  
28/10/01